

## Mes espoirs sont brisés. J'ai besoin de votre soutien: La troisième lettre d'information (2019)



Chers amis, chères amies,

Salutations du bureau du [Tricontinental: Institut de recherche sociale](#).

À la fin de l'année dernière, John Bolton, conseiller américain à la sécurité nationale, s'est rendu à Miami (États-Unis), où il a inventé une nouvelle phrase – effrayante – : *la troïka de la tyrannie*. Elle faisait écho à la phrase de l'ancien président américain George W. Bush, *l'axe du mal*. L'axe de Bush comprenait l'Iran, l'Irak et la Corée du Nord. Cela annonçait la guerre illégale de Bush en Irak, tout comme les régimes de sanctions américaines sévères contre l'Iran et la Corée du Nord. La phrase de Bolton fait référence à Cuba, au Nicaragua et au Venezuela. Cuba fait l'objet d'un **embargo** dévastateur de la part des États-Unis depuis 1960. Ce n'est pas une phrase en l'air, puisque l'embargo américain qui dure depuis des décennies a déjà coûté plus de 800 milliards de dollars au peuple cubain.

Des sanctions ont été appliquées contre le Venezuela, dont l'économie et la société ont été durement touchées par la spirale descendante des prix du pétrole. Aujourd'hui, le gouvernement vénézuélien subit de plus en plus de pressions de la part du Groupe de Lima et de l'Organisation des États américains, ainsi que, de façon marquée, de l'administration américaine de Donald Trump. Les dirigeants d'extrême droite de l'hémisphère – comme le Brésilien Jair Bolsonaro et le Colombien Iván Duque, ainsi que Trump lui-même – salivent à la perspective d'un changement de régime au Venezuela, mais également en Bolivie, au Nicaragua et à Cuba. Ils

veulent éviscérer la « marée rose » de la région, cette tendance politique de gouvernements de gauche dans les pays d'Amérique latine. Pour en savoir plus sur la campagne impérialiste contre le Venezuela, veuillez consulter mon [rapport](#) (et relire le [dossier](#) du **Tricontinental : Institut de recherche sociale** sur la situation au Venezuela).

En restant en Amérique latine, je me tourne vers la poésie du poète cubain révolutionnaire Nicolás Guillén (1902-1989), en particulier son poème magnifique intitulé *Les problèmes du sous-développement (Problemas de Subdesarrollo)* :

M. Dupont dit que vous n'êtes pas cultivé.

parce que tu ne peux pas dire qui était

Le petit-fils préféré de Victor Hugo.

Herr Müller a commencé à crier

parce que vous ne savez pas (exactement)

le jour où Bismarck est mort.

Votre ami M. Smith,

un Anglais ou un Yankee, je ne sais pas,

a explosé quand vous avez écrit Shell.

(Il semble que vous éliminez un l

et, qui plus est, le prononcer *chel*.)

Qui est-ce ?

Quand ton tour viendra,

dis-leur de dire Cacarajícara,

et où se trouve l'Aconcagua,

et qui était Sucre,

et à quel endroit sur la planète

Martí est mort.

Une faveur :

Dites-leur de ne vous parler qu'en espagnol.

Monsieur Dupont te llama inculto,  
porque ignoras cuál era el nieto  
preferido de Víctor Hugo.

Herr Müller se ha puesto a gritar,  
porque no sabes el día  
(exacto) en que murió Bismark.

Tu amigo Mr. Smith,  
inglés o yanqui, yo no lo sé,  
se subleva cuando escribes shell.  
(Parece que ahorras una ele,  
y que además pronunciaschel.)

Bueno ¿y qué?  
Cuando te toque a ti,  
mándales decir cacarajícara,  
y que donde está el Aconcagua,  
y que quién era Sucre,  
y que en qué lugar de este planeta  
murió Martí.

Un favor:  
Que te hablen siempre en español.

La sculpture ci-dessus est un travail de l'artiste vénézuélien Marisol Escobar. Elle s'appelle *La Famille*. Il suggère les liens entre les personnes, mais aussi les forces qui rendent si difficile l'humanisation de notre monde. Il fait écho au poème de Guillén, paroles de désespoir d'être défini par les autres et de ne pas être autorisé à se définir soi-même.



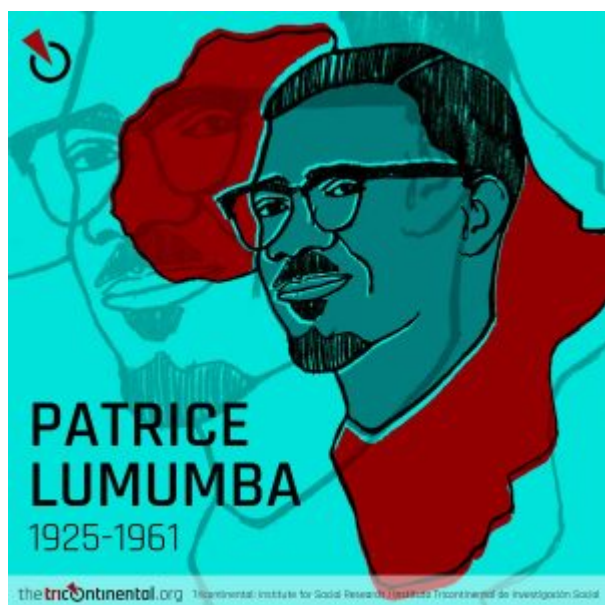
Si les armes sont pointées vers le Venezuela, aucune menace de ce genre n'est posée au Bangladesh. Selon de nombreux témoignages, les élections du mois dernier y ont été marquées par la violence et la fraude. La Ligue Awami du cheikh Hasina a galopé vers la victoire, mais seulement parce que l'opposition a boycotté les élections et parce que l'appareil d'Etat – selon plusieurs **rapports** – a participé à la fabrication frauduleuse des votes. Vingt-quatre personnes ont été tuées durant ces violences. Les arrestations de personnes qui veulent élargir les frontières de la démocratie sont devenues monnaie courante. L'Organisation des Nations Unies a **demandé** qu'une enquête soit menée sur ces élections.

Pendant ce temps, alors que les bulletins de vote s'envolaient avec le vent, les travailleurs du secteur de l'habillement – constituant le cœur du produit intérieur brut du Bangladesh (30 milliards de dollars US d'exportations par an) – sont descendus dans la rue pour exiger un salaire minimum supérieur. En 2013, le gouvernement a fixé le salaire minimum mensuel à 5 300 taka (63 \$US) pour les quelque cinq millions de travailleurs de l'habillement dans le pays. Les travailleurs ont exigé 16 000 taka (191 \$US), mais le gouvernement les a rejetés. Il a envoyé la police – voir ci-dessus – pour réprimer les manifestations et faire fonctionner à pleine puissance les usines de Savar et d'Ashulia – toutes deux dans la banlieue de Dhaka, la capitale du Bangladesh. Après une semaine de lutte brutale, le gouvernement a fermé la porte aux négociations avec un salaire mensuel de 8 000 taka (95 \$US) et une augmentation salariale annuelle de 5 %. C'est bien en deçà de la quantité nécessaire dont les habitants du Bangladesh ont besoin pour vivre. Il y a six ans, le Centre for Policy Dialogue, basé à Dhaka, a **suggéré** qu'un mois de nourriture coûterait au minimum 6 919 taka (87 \$US) à un travailleur de l'habillement. Les choses sont plus difficiles maintenant. Mais, afin d'obtenir des vêtements à bas prix pour la classe moyenne du monde, les travailleurs bangladais doivent mourir de faim. Pour eux, la joie est minime. Leurs horizons se sont rétrécis pour presque survivre.

Il y a quelques mois, l'un des photographes les plus éminents du Bangladesh, Shahidul Alam, a été incarcéré pour avoir permis aux voix de ceux qui vivent dans la détresse au Bangladesh de se faire entendre. Alors qu'il était en prison, l'écrivain Arundhati Roy lui a écrit une **lettre** émouvante, lui parlant de la « cruauté stupide et à courte vue » des gouvernements de notre monde. Tout le système semble fondé sur la cruauté et la violence structurée à l'égard des gens ordinaires qui doivent soit vivre comme une population jetable qui travaille, soit comme une population jetable qui ne travaille pas. Après l'élection, Shahidul a **répondu** à Arundhati, en écrivant avec un dégoût pour la classe dirigeante du Bangladesh, qui va « s'asseoir dans ses voitures hors taxes, brandissant des drapeaux, au mépris des règles et de la Constitution ». Rien au Bangladesh n'est unique. C'est un cliché de notre époque, où le profit est aspiré de la moelle des travailleurs et où les feux toxiques du conflit sectaire brûlent dans notre société. Prabir Purkayastha et moi avons rejoint Prasanth R. à Delhi récemment pour parler de ces questions, de cette crise de rentabilité, de cette faim et de ces flammes,

Tout cela est un cliché. Le titre de ce bulletin vient de mon ami Anand Teltumbde, écrivain et militant, qui a été menacé d'arrestation par le gouvernement indien. Anand a écrit une **lettre ouverte**, demandant de l'aide, mais plus que cela, nous offrant les détails de l'étrange affaire contre lui. L'attaque judiciaire contre Anand est survenue en même temps que le gouvernement indien a intenté des poursuites contre les dirigeants étudiants Kanhaiya Kumar, Umar Khalid et Anirban Bhattacharya et **contre** l'écrivain assamais Hiren Gohain. Ils sont accusés de sédition. C'est une pensée horrible. Répondant à ces événements, Arundhati Roy **écrit** : « Une maladie est sur nous » .

Ce n'est pas seulement quelque chose qui afflige l'Asie du Sud. Un fonctionnaire du ministère brésilien de l'Agriculture – Nabhan Garcia – a demandé à l'Assemblée législative de qualifier les occupations de terres par le Mouvement des travailleurs sans terre (MST) de « terrorisme ». La violence laissée en liberté au Zimbabwe et au Maroc, en France et au Soudan fixe les limites de la démocratie. Les Etats-Unis vont procéder à un changement de régime contre le Venezuela au nom de la démocratie ; le Brésil va arrêter les militants des paysans sans terre au nom de la démocratie.



L’assassinat et la répression des dirigeants du peuple est une vieille tactique. Elle nous ramène à 1961, lorsque Patrice Lumumba, le leader bien-aimé de la révolution congolaise, a été tué par les Belges, les Américains et des sections de l’armée congolaise. Lumumba (1925-1961) a été le premier Premier ministre de la République démocratique du Congo. Son discours lors du Jour d’indépendance a ébranlé les Belges. “Nous ne sommes plus tes macaques”, dit-il. “Nous allons commencer une nouvelle lutte, une lutte sublime, qui conduira notre pays à la paix, à la prospérité et à la grandeur « . “Le Congo”, a-t-il dit, va être » le centre du rayonnement solaire pour toute l’Afrique « . Il ne devait pas en être ainsi. Il n’en fut rien. Même aujourd’hui, ce brave et riche pays voit ses élections et ses richesses volées, sa liberté supprimée.



Pendant ce temps, il y a cent ans, Rosa Luxemburg et Karl Leibknect – dirigeants du parti communiste allemand – ont été tués de sang froid à Berlin. Lorsque les gardes de sécurité sont venus l’arrêter, Luxembourg a rempli son sac de livres, dont le *Faust* de Goethe, qu’elle était alors en train de lire. Elle s’attendait à être emmenée en prison. Mais, au lieu de cela, ces deux communistes de 47 ans ont été battus à mort, leurs corps jetés dans le canal de Landwehr.

Quelques jours avant son assassinat, Luxemburg a écrit un essai émouvant – *Order Prevails in Berlin*. La répression contre le mouvement ouvrier a été sévère. Mais, l’espoir remplissant son cœur, Rosa Luxemburg a écrit : » Votre ordre est construit sur le sable. Demain, la révolution « se relèvera, s’affrontant avec ses armes »

et, à votre horreur, elle proclamera avec des trompettes flamboyantes, « *j'étais, je suis, je serai* ».

Chaleureusement, Vijay.

PS : vous trouverez nos documents sur notre [site web](#). Partagez notre travail, partagez vos pensées avec nous.